

N° 13 - 17 JANVIER 1929

# CINÉMONDE

L'aviatrice  
**RUTH ELDER**  
partenaire de  
Richard Dix, dans  
son nouveau film.



1fr

**CINÉMONDE  
PARAIT LE  
JEUDI**

Directeurs :  
**GASTON THIERRY & NATH IMBERT**

## CINÉMONDE ACTUALITÉS



Dans une rue du vieux Alger, Manuel Rauby et Henrique Rivero, qui tournent dans *Le Film du centenaire*, choisissent quelques oranges. (A droite.)

M. Jacques Worth, le grand couturier parisien (à gauche), en visite à Hollywood, dessine à l'intention de Cecil B. de Mille une création Worth 1929.



Un duel au... kodak. Buster Keaton et Dorothy Sebastian vont échanger des coups d'objectif au commandement du metteur en scène, Edward Sedgwick. (Ci-dessus.)

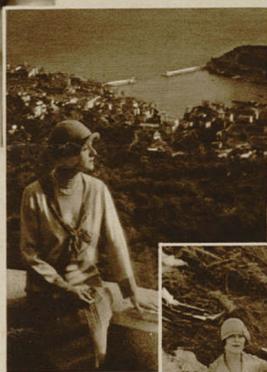
Max Mack, le metteur en scène allemand bien connu, procède au montage de son dernier film. On voit qu'il travaille avec le sourire. (Ci-dessous.)

PHOTO WIDE WORLD



Nicolas Kolin (de dos) tient le principal rôle dans le nouveau film de la "Ufa": *La Pseudo-Veuve*. (Ci-dessus.)

Baclanova, la nouvelle vedette Paramount, qui tiendra le rôle de Nun dans le spectacle international de Max Reinhardt. (A gauche.)



Ravet n'a pas pu résister au charme d'Andrée Lafayette, scène de *Fécondité*, que l'on tourne à Joinville.

William J. Locke, le célèbre écrivain anglais engagé à Hollywood pour écrire un scénario original pour Norma Talmadge, accompagné de sa femme et de sa fille, rend visite à John Barrymore pendant qu'il tourne *Le Roi des Berninas*.



Instantané de Constance Talmadge pris à la Turbie, peu de temps avant son départ pour l'Amérique, après avoir tourné en France son rôle de *Vénus*. (Ci-dessus.)



Dolores del Rio répète une scène de *Vengeance*. (Ci-dessus.)



PHOTO CINÉMONDE

## Un film d'une brûlante actualité



Saccard livre la suprême bataille.

# L'ARGENT

**L'ARGENT!**  
Puissance formidable qui asservit tous ceux qui n'ont pas le cœur assez haut placé pour lui résister; *L'Argent*, qu'un moderne Esopé pourrait définir « ce qu'il y a de meilleur et de pire », suivant le but qui lui est assigné; *L'Argent*, serviteur fidèle ou maître implacable...  
Sujet admirable et de quelle extraordinaire actualité!

C'est un très grand film que vient de nous présenter la Société des Cinéromans, et M. Marcel L'Herbier, le réalisateur de *L'Argent*, vient de démontrer victorieusement que l'on peut, non seulement transposer à l'écran la pensée d'un grand écrivain sans l'affaiblir, mais encore qu'une adaptation visuelle bien conçue s'élève si fort au-dessus des adaptations serviles que le procès est définitivement gagné... si le metteur en scène sait réaliser après avoir « pensé ».

Et puis, comme ce film vient à son heure! S'il fallait une preuve que les bonnes fées ont présidé à la mise en train de ce chef-d'œuvre, il suffirait de constater combien le film va opportunément rappeler aux milliers de spectateurs qui l'applaudiront que *L'Argent* « serviteur fidèle est un maître terrible ». Au moment où les « puissances d'argent » sont si brutalement traînées devant le tribunal de l'opinion et où, la passion politique s'em mêlant, un récent cataclysme est exploité pour secouer les bases mêmes du régime, la projection de *L'Argent* viendra opportunément rappeler qu'il ne faut pas confondre dans un même anathème le capital, source de progrès et de mieux-être,

conçue par le grand romancier. Ses objectifs ont impitoyablement fouillé ces caractères essentiels : Saccard, le spéculateur, Jacques Hamelin, le héros intègre, Line Hamelin, la femme aimante et honnête, Alphonse Gunderman, le banquier justicier, la baronne Sandorff, la Méchain, l'aventurière et la mauvaise fée.

Il a fait évoluer ces personnages à la fois réels et symboliques dans des décors admirablement conçus et réalisés ; leur interprétation a été confiée à des artistes déjà célèbres et qui viennent d'ajouter un incontestable triomphe à la liste de leurs succès.

Il faudrait énumérer des scènes, souligner des perfectionnements... Est-ce bien utile? Cette réalisation formidable — quatre-vingt-dix mille mètres de pellicule — a été, au prix d'un travail gigantesque, condensée en quelque trois mille mètres, ou un peu plus, d'images parfaites, d'un rythme sûr, qui, pendant trois heures, tiennent le spectateur ha-

letant, forcent son émotion. L'évocation de la Bourse, de sa foule grouillante et hurlante, est une peinture grandiose et d'une vérité hallucinante; le départ de l'avion d'Hamelin, prise de vue véritablement sensationnelle, est une émouvante exaltation du courage de nos aviateurs, et, pendant tout le développement du film, les trouvailles de la mise en scène, l'heureuse adjonction de sonorités à des moments judicieusement choisis soutiennent l'action, renforcent le jeu des acteurs, conservent à l'œuvre un souffle égal, élevé, puissant.

J'ai dit quel bien il faut penser des artistes qui ont eu la lourde tâche et l'honneur d'interpréter les héros de Zola. Alcover a réalisé avec une puissance, une autorité dignes de son grand talent le personnage de Saccard; lorsque Saccard-Alcover fonce, que ce soit pour un drame d'argent ou de passion, il est irrésistible. Un type vient d'être créé qui demeurera.

Marie Glory est, on peut le dire, la révélation du film. Alfred Abel est un banquier Gunderman d'une finesse, d'une intelligence qui font de cette création un modèle; Henry Victor, l'aviateur Hamelin, tout en demeurant sobre, entraîne la sympathie et Yvette Guilbert, Antonin Artaud, Esther Kiss, Pierre Juvenet, Jules Berry, en animant des personnages épisodiques mais essentiels, complètent une interprétation vraiment unique dans laquelle Brigitte Helm, par quelques apparitions, s'impose sans discussion. L'héroïne de *Métropolis*, féline, perverse, possède un physique d'une extraordinaire féminité et elle joue en virtuose.

Je n'ai pas sous les yeux le nom des opérateurs qui méritent cependant de figurer au palmarès, car la photographie de *L'Argent* est splendide avec, en certains endroits, un relief jamais obtenu ailleurs. C'est une admirable production française, un film qui s'imposera mondialement et les Cinéromans méritent, sans discussion possible, qu'on leur crie : « Bravo! »

Par cette éclatante réussite, le patient et laborieux effort de M. Sapène et de ses dévoués collaborateurs est grandiosément récompensé; et M. Marcel L'Herbier peut être fier de son œuvre, sans arrière-pensée.

GASTON THIERRY.



Henry Victor (Hamelin) et Marie Glory (Line Hamelin).

# Madge Bellamy

est une Américaine qui pourrait être Parisienne

**M**ADGE BELLAMY est née à Hillsboro dans l'état du Texas le 30 juin 1903. Son père était le doyen de l'Université de Texas où il avait une chaire de littérature. Madge Bellamy manifesta dès son enfance d'étonnantes dispositions pour la danse et lorsqu'elle eut atteint sa quatorzième année elle débuta dans l'art chorégraphique et parut dans *The Lone Mill*. Après avoir joué dans diverses pièces elle fut engagée pour interpréter un rôle important dans *Dear Brutus*, qui fut longtemps un succès de Broadway.

Un jour, elle fut remarquée par Thomas H. Ince qui découvrit en elle de sérieuses qualités cinématographiques. Préparant un film il lui proposa de tenir un tout petit rôle, ce qu'elle accepta avec empressement.

Madge Bellamy fit d'heureux débuts, et continua à paraître dans divers films sans grande importance. Néanmoins, à force de patience et de ténacité elle parvint à se faire remarquer dans *L'Appel du Nord* et *La Maison du Proscrit*, deux films dont le principal rôle était confié à Jack Holt, et dans *Champion 13 gagnant*, avec Douglas Mac Lean et Raymond Hatton.

Un jour vint où Madge Bellamy put enfin montrer ce qu'elle pouvait faire. Tom Forman ayant deviné en elle une artiste sensible décida de l'imposer aux ciné-

philes. Il lui fit tourner quatre films *Hail the Woman*, *Lorna Doone*, *Are you a Failure* et *Soul of the Beast*.

Après quelques mois de repos Madge Bellamy ayant la nostalgie des studios revint à Hollywood et joua sous la direction de Hunt Stromberg un des principaux rôles d'une importante superproduction. *Les Orphelins de la Mer* dont la vedette était Anna Q. Nilsson, Thomas H. Ince fut le réalisateur de *The Beast*, où elle fut la partenaire de Wallace Beery. Puis vinrent *Péchés d'amour*, *Plus de Femmes*, avec Matt Moore, et *Hardi les Coeurs* avec Frank Keenan et John Bowers. Ce film terminé Madge Bellamy, ayant fait quelques mois plus tôt la connaissance de William



tures dans lequel Buck Jones et Janes Novak lui donnaient la réplique.

Les autres films qui suivirent la consacrerent comme étant une des plus sincères vedettes de l'écran. Ce furent *La Saltimbanque*, *Fille d'Aphrodite*, *L'Île des Parias*, *Célibataires d'Als*, *La Reine de New-York*, *Les Conquêtes de Norah*.

Ce film terminé, Madge Bellamy fit un court séjour à la Famous Players Lasky, durant lequel elle interpréta le principal rôle d'une comédie dramatique: *La Petite Téléphoniste*.

Sa fugue fut de courte durée car aussitôt rentrée à la Fox elle se remit au travail. Elle interpréta tour à tour les principaux rôles de *Très confidentiel*, *Ankles Preferred*, *Colleen*, *Silk Legs*, et de *The Play Girls* que nous verrons prochainement.

C'est sous l'égide de David Belasco, un grand impresario américain, que Madge Bellamy

fit ses premières armes à l'écran. C'est à lui d'ailleurs qu'elle est redevable de son pseudonyme dont l'étymologie est des plus aisées à deviner.

Madge Bellamy ne va jamais au cinéma lorsqu'elle tourne dans un film, afin de conserver toute son individualité. Mais en revanche elle ne se fait pas faute de se livrer à sa distraction favorite et de mettre les magasins au pillage.

« L'influence du costume sur la femme est chose singulière et curieuse, dit la charmante artiste. L'on y prend garde en France beaucoup plus qu'ailleurs et c'est pourquoi Paris détient le sceptre des élégances. On y attache une impor-

fox, reçut de ce dernier une proposition pour tourner pour sa société. Depuis, la charmante interprète n'a jamais cessé de tourner pour la Fox Film. On la vit dans *Sa Vie* avec Ethel Clayton, *Dansons* avec George O'Brien et Alma Rubens et le film qui la consacra « star », *Le Cheval de fer*, où elle personnifiait une charmante jeune fille aux longs cheveux bouclés.

*Destruction* vint ensuite; comme pour le précédent, George O'Brien y fut son partenaire. Walter Mac Graig, Leslie Fenton et Margaret Livingstone furent également les interprètes de cette œuvre dramatique.

D'un tout autre genre est la création que fit ensuite Madge Bellamy: *Mon Héros*, film d'aven-

# DÉCOUPAGE

**L'**ÉMOTION humaine peut se fabriquer comme n'importe quel produit industriel. Il y a vingt ans, il y a dix ans encore on pouvait douter de cette vérité, la qualifier de plaisanterie, de paradoxe, de boutade. L'histoire du cinématographe la confirme pourtant et, à l'heure présente, personne ne songera à la contester: elle est évidente, elle est éclatante comme l'existence de la Tour Eiffel, comme deux fois deux font quatre.

Au cinéma, comme en musique d'ailleurs, comme en poésie, comme dans tous les arts, le rythme seul peut créer l'émotion. Rythme dans le jeu de l'interprète: ampleur et justesse du geste. Rythme dans le jeu des éclairages: la lumière doit vibrer, elle doit vivre. Rythme aussi — et surtout — dans l'enchaînement des épisodes du drame, des péripéties de l'action.

Il vous est sans doute arrivé de lire dans les revues de cinéma cette expression un peu bizarre, « découpage ». Lecteurs inavertis, cinéphiles inavertis, n'entendez pas par « découpage » un massacre d'acteurs, des opérations chirurgicales mystérieuses, ne craignez pas pour les vies de vos vedettes préférées! Tout bonnement, il s'agit là d'une opération d'alchimie moderne, passionnante comme la plus rude des parties d'échecs, comme l'entreprise d'architecture la plus difficile; alchimie jeu, d'échecs, architecture, le découpage est d'ailleurs tout cela à la fois. Alchimiste, le « découpeur » fabrique l'émotion, le rire et les larmes, cet or éphémère. Joueur d'échecs, il déplace les coeurs humains tout palpitants et saignants — des millions de coeurs humains! Sur un damier gigantesque, architecte, il lui incombe de bâtir un drame d'une unité inentamable, irrésistible, parfaite.

Qu'est-ce que le « découpage »? Très sommairement, c'est l'élaboration du scénario technique d'un film, la « mise en plans » d'un sujet donné. Dans un grand film moderne il y a à peu près 500 à 1.000 plans différents, c'est-à-dire autant de « scènes » différemment photographiées.

Pour qu'il y ait émotion, pour que les images puissent agir sur les nerfs du spectateur, il faut qu'il y ait rythme. Les plans doivent rythmiquement s'enchaîner, s'enchaîner l'un dans l'autre. Le découpeur décompose donc le sujet (littéraire) en plans, que le metteur en scène tournera, puis « montera ».

Un mauvais découpage du scénario peut perdre les plus parfaites images. Aussi le découpeur doit-il connaître à fond son métier. En Amérique, le découpage n'est jamais fait par les cinéastes eux-mêmes. Il existe là-bas une corporation spéciale de « découpeurs ». Quelle que soit parfois leur pauvreté psychologique ou poétique, les films américains peuvent toujours se targuer d'un « découpage » parfait. Les découpeurs américains connaissent admirablement toutes les réactions émotives possibles du spectateur normal; ils s'entendent donc parfaitement à fabriquer les « grosses ficelles » nécessaires. Élaboration scientifique, minutieuse, infaillible de l'émotion! Mathématique psychologique impeccable.

En Europe, le découpage est trop souvent méconnu. Trop souvent les cinéastes allemands ou français oublient que le mouvement est la loi même du cinéma, ne rythment pas assez leurs images. Les sujets littéraires ne subissent pas une modification suffisante. Des films même parfaits et sincères comme *Thérèse Raquin* ou *Les Tisserands*, restent, somme toute, des illustrations statiques de sujets littéraires. E.-A. Dupont, le cinéaste de *Variétés* qui, lui, est un « découpeur » hardi et habile, me confia un jour qu'il mit 4 mois à découper les scénarios d'un de ces films, alors que les prises de vues elles-mêmes ne durèrent que trois mois. « La substance » d'un livre de 1.000 pages en 300 mètres de pellicule, voilà, dit Dupont, le but idéal du découpeur. Il faut condenser, condenser, condenser! La moindre surcharge tarit l'émotion du spectateur, le moindre enchaînement faux d'images la brise net! Evitons dans nos scénarios les descriptions gratuites, le remplissage, l'abondance de personnages secondaires. Cherchons à dégager des symboles, cela nous épargnera du travail. Dans le roman de Félix Hollander, *Stephen Huller*, d'où j'ai tiré *Variétés*, il y avait 74 personnages; il n'y en a que cinq dans mon film. »

Abel Gance, le réalisateur de *Napoléon*, interrogé un jour par nous au sujet du découpage, déclara qu'il regarde « une erreur dans le découpage comme un grain de sable dans l'œil ». « Un mauvais enchaînement d'images — dit-il — c'est la porte qui claque soudainement et interrompt le duo d'amour le plus passionné. Découpage, montage, que les cinéastes réalisent enfin leur importance véritable, qu'ils s'astreignent, les cinéastes, à un apprentissage psychologique rigoureux! »

Et Gance ajoutait: « Une alchimie du cœur humain s'élabore! »

Michel GOREL.



Madge Bellamy

tance considérable à l'individualité et à la personnalité du costume. Toute femme inconsciemment a les mêmes sentiments en la matière et son moral se ressent de son apparence extérieure.

« Ainsi j'aime tout particulièrement les robes de sport; leurs lignes simples et la variété des coloris qu'elles permettent me laissent parfaitement à l'aise, car je réagis très vite à l'influence d'une toilette et de la couleur tout autant qu'à celle de la musique.

« Qu'on m'affuble d'une robe terne et démodée et je me sens triste et déprimée. Si je porte les costumes étroits et mal ajustés des filles des bas quartiers de New-York, je me sens aussitôt dans la peau du personnage, et si j'endosse une robe ample, longue et surchargée de volants rococo je deviens tout naturellement la petite demoiselle vieux jeu. » Madge Bellamy a sur la psychologie du costume des idées fort intéressantes.

Germain FONTENELLE

## On verra cette semaine à Paris

### LA SELLE DU DIABLE

avec Ken Maynard.  
Un bon film d'aventures où passe, évidemment, le souffle du grand Ouest. Un bon cavalier : Ken Maynard se révèle aussi très beau garçon et comédien sympathique, et son cheval a toutes les qualités d'une grande vedette.

### LE JARDIN DE L'ÉDEN

Avec Corinne Griffith et Charles Ray  
Ce n'est pas un tel ouvrage gonflé, prétentieux, et naissance cossu qui servira les talents réels de Corinne Griffith (qui fut si étonnante dans *Trois heures d'une vie*) et de Charles Ray, le tragédien de *Premier Amour*. L'histoire de la danseuse, de son amour pour un jeune homme, des difficultés soulevées par la famille dudit jeune homme, ne nous intéresse que médiocrement. Il y a de très grandes scènes, où le tulle, le brocart et le lamé sont prodigués. Et Corinne Griffith apparaît dans des toilettes qui la démentent ou l'habillent richement. Mais où est le cinéma là-dedans ? Heureusement, Charles Ray et Corinne Griffith sont excellents malgré tout, malgré l'indigent scénario. Et, somme toute, *Le Jardin de l'Éden*, n'est pas si ennuyeux qu'on le dit.

### AU BOUT DU QUAI

C'est là un très beau film comique où les locomotives jouent le grand premier rôle sans effacer toutefois George Bancroft non plus que Chester Conklin.  
Trains qui se poursuivent, enlèvements, fuite d'animaux, il règne là un entrain... rapide et qui ne s'arrête nulle part. Rien ne manque pour déclencher, non pas le signal des larmes, mais l'accélérateur du rire.  
Le Paramount, qui joue ce film en exclusivité, pour une fois nous envoie « au bout du quai... » mais nous y restons bien volontiers tant que dure le spectacle.

### LE JARDIN D'ALLAH

Réalisation de Rex Ingram  
Interprétation d'Alice Terry, Marcel Vibert et Ivan Pétrovitch.  
Cet autre jardin est un jardin réel, où les palmiers et les eucalyptus, les thuyas et les gommiers bleus, ombragent un amour ardent : celui qui embrase le cœur d'un détroqué, et d'une pieuse Anglaise. Les deux amoureux s'épousent. Mais, dévoré par son sacrilège, le mari avoue sa faute. La jeune femme renvoie au couvent de trappistes l'homme que tenta la vie, mais qui porte au cœur tant de mysticisme profond. Et elle-même sera consolée par l'enfant qui naît.  
Dénoûment logique mais inhumain et que reprocheront sans doute les spectateurs.  
Rex Ingram s'est montré remarquable technicien, et sa tempête de sables, ainsi qu'un excellent tableau de bouge arabes, ont les morceaux choisis d'un ensemble très parfait, mais aussi un peu ennuyeux. Les histoires à base religieuse ne plaisent pas à tout le monde.  
Alice Terry est une sensible amoureuxse, et son visage un peu pincé traduit éloquentement son indignation de dévot devant la profanation du vœu sacré. Pétrovitch est

très bien et son regard bleu sait être à la fois lointain et précis. Marcel Vibert a de l'allure et de la dignité.

### LA CASE DE L'ONCLE TOM

Réalisation d'après le roman de Mrs. Scher-Stowe  
Interprétation de James B. Lowe, Margarita Fisher, Georges Siegman, etc.

Nous avons déjà parlé de ce film sur l'esclavage en Amérique. Ce bon film moral et touchant passe dans plusieurs écrans cette semaine. Les foules de Belleville, des Gobelins ou de Grenelle seront certainement émus par le martyre prolongé de la quarteronne Eliza, dont on enlève l'enfant, après l'avoir pourchassé sur une rivière glacée, et par la belle et haute figure de l'Oncle Tom dont James B. Lowe trace un si doux et joli portrait.  
Margarita Fisher reparait au Cinéma après une longue absence. Elle a un rayonnement et une tendre chaleur qui plairont. Tout comme le film à la fois naïf et rude, et qui ressuscite sur la voile blanche où se réfugient la poésie de notre cruelle époque, les héroïnes et les méchants d'un livre de notre jeunesse.

### L'ENFER DE L'AMOUR

Réalisation de Carmine Gallone  
Interprétation d'Olga Tchekowa, Henri Baudin et Hans Stüwe.

Poursuivie par la passion abjecte d'un misérable, une femme tente de lui échapper. Le scénariste arrange tout, puisqu'il la réunit au jeune homme qu'elle aime, et qu'elle a sauvé de la géhenne révolutionnaire où il se consumait.

Il faut surtout remarquer dans ce film, au scénario très moyen, d'impressionnantes chevauchées, des mouvements de cavalerie sur la neige qui sont bien photographiés. Et subir la séduction de l'intelligent visage d'Olga Tchekowa, tout gonflé de passion, tandis qu'Henri Baudin se révèle bon comédien, et comédien simple dans le tortueux galonné Hans Stüwe, qui sera demain : Claude Besset et Cagliostro, apparaît au public parisien dans un rôle sympathique où son visage étincelant fait merveille et paraît même trop original.

### ANNA KARENINE

d'après Léon Tolstoï  
Interprétation de Greta Garbo, John Gilbert et George Fawcett

Anna Karenine, c'est Greta Garbo. Quelle douce, sensible et intelligente interprète est donc cette Suédoise qui sait aussi parfaitement être Russe, Viennoise, Américaine ou Espagnole. Ce n'est pas un individu, c'est la Femme, c'est Anna Karenine, Russe peut-être, amoureuse et bourgeoise sûrement et qui trouve la mort dans sa rupture avec l'édifice social. John Gilbert, dont la tête rasée est plus autrichienne que russe, mais dont le jeu est adapté avec une instinctive sûreté au personnage passionné de Vronski, est le partenaire de la belle Greta Garbo, dont le visage neigeux a l'air d'une fleur que flétrissent les vents.

René OLIVET.

*La Selle du Diable*. Sur notre photographie la jeune personne est en selle... pour courir au bonheur !



De haut en bas : Henri Baudin et Olga Tchekowa dans *L'Enfer de l'Amour*.

Au bout du Quai est une amusante comédie avec George Bancroft et Chester Conklin.

Dans *Le Jardin de l'Éden* on s'embrasse beaucoup...

## Claude France

Il y a un an, Claude France était trouvée morte dans son hôtel de la rue de la Faisanderie. Mort étrange, qu'enveloppa un mystère qui ne fut jamais éclairci. Lorsque cette nouvelle parcourut les studios et les milieux cinématographiques,



personne ne voulut y croire et cependant elle n'était, hélas ! que trop vraie. Claude France fit ses débuts cinématographiques en Suisse, au cours d'une fête de charité donnée pendant la guerre au bénéfice de la Croix-Rouge française.

Claude France, qui s'appela à cette époque la comtesse de C..., fut la principale interprète d'un petit film improvisé dont le négatif fut envoyé à Paris pour être développé. M. Léon Gaumont, assistant à une projection privée du premier positif, constata que M<sup>me</sup> la Comtesse de C... était admirablement douée pour le cinéma. Il lui écrivit aussitôt pour lui demander si elle consentait à venir tourner dans ses studios parisiens.

Lorsqu'elle reçut cette lettre, la comtesse de C... fut longue à se décider ; enfin, un jour, elle prit le train pour Paris et se présenta aux studios de la rue de la Villette.

Claude France, qui avait choisi le pseudonyme de Diane Ferval, débuta aux côtés de Suzanne Després et Jaque Catelain dans *Le Carnaval des Vérités*.

Ce fut le seul film de Diane Ferval, la comtesse de C... devint Claude France et fut engagée par M. Marie de l'Isle pour tourner *La Chambre du Souvenir*, puis par Pierre Marodon pour *Le Diamant vert*.

Par la suite, Claude France tourna divers petits rôles dans différents films. Un jour elle fut présentée à Henry Roussell qui l'engagea pour interpréter un petit rôle dans *Violettes Impériales*. Cette création qui fut très remarquée la lança. Par la suite, d'autres metteurs en scène l'engagèrent.

Citons, parmi les films dont elle fut la principale interprète : *Le Bossu* et *André Cornélis* que mit en scène Jean Kemm ; *L'Abbé Constantin*, que réalisa Julien Duvivier, *Lady Hamilton*, dont Fred Leroy, Grandville et Gratham Hayes furent les metteurs en scène. *L'Île d'Amour* et *La Madone des Sleepings* furent ses deux derniers films.

Claude France aimait beaucoup le cinéma. Celui-ci la gâta puisqu'elle vit ses moindres désirs réalisés. Elle se fit rapidement un nom et devint en peu de temps une vedette dont les metteurs en scène se disputèrent l'interprétation.

Claude France n'est pas morte pour nous. Grâce à la magie du cinéma on peut revoir sur l'écran son mélancolique visage qu'auréolaient ses cheveux d'or.

GILBERT FLAMAND.

## Jean Gérard

L'INDUSTRIE cinématographique nous a tellement habitués aux miracles que ses plus invraisemblables manifestations ne sauraient nous surprendre. Pourtant, il est une chose vraiment curieuse et symptomatique : la venue à l'écran de personnalités appartenant à toutes les classes de la société. Et, dans cet ordre d'idées le cas du jeune M. X... est vraiment un cas-type.

Mais laissons la parole à l'intéressé, lequel est porteur d'un nom qui a ses entrées dans l'Histoire :

« J'avais vécu jusqu'ici en homme à qui la pratique des sports suffisait pour satisfaire son besoin d'activité : boxe, natation, aviron, aéroplane, équitation, auto, avion, et aussi la danse, de tout cela j'usais journalièrement sans plus... mais un jour le hasard jormenta quelques secondes de ma vie sur un morceau de pellicule, et le cinéma m'apparut alors comme un moyen de professionnaliser les dons que j'avais reçus et développés et de les coordonner en les mettant au service de la pensée.

Oui, un matin, M. Diamant-Berger m'avait filmé tout vif sur la plage de Deauville... Le distingué cinéaste voulut bien me dire que j'avais tout ce qu'il fallait pour faire un excel-



PHOTO WIDE WORLD

lent jeune premier... et après avoir souri, je me dis « Pourquoi pas ! »

Les représentations de ma famille ne firent qu'exciter mon désir, et maintenant me voilà lancé dans cette carrière où il y a tant d'appelés et si peu d'élus.

*Une Femme a passé* fut le premier film que je tournai, avec Suzanne Talba, Camille Bardou et Gilbert Perigneux, sous la direction de René Jayet.

Et ce ne fut pas si ridicule, puisqu'après m'avoir encouragé à persévérer dans cette voie, des as de la mise en scène comme Marco de Gastyne et Raymond Bernard m'ont promis que je ferais partie de leur prochaine production.

J'ai fait cette concession à ma famille de prendre un pseudonyme composé de mes deux prénoms : Jean Gérard.

Mais un superbe berger allemand vient interrompre la conversation :

« Ici, Paddy ! »

Et Paddy s'installe auprès de nous dans l'élégante Hispano, tandis que son maître nous dit :

« Et lui aussi fera bientôt ses débuts à l'écran ! »

Géo de NEUVILLE.

## White Horse Eagle

WHITE Horse Eagle, le fameux chef indien, qui est actuellement de passage à Paris, est, malgré ses cent sept ans, un enthousiaste cinéophile.

« J'aime beaucoup les « movies », nous dit-il en bourrant énergiquement sa pipe. Comme tout Américain qui se respecte, je vais souvent au cinéma. Je n'y suis pas encore allé depuis mon arrivée à Paris, mais j'espère réparer cet oubli avant mon départ.

« Aimez-vous les films de Far-West ? demandons-nous à White Horse Eagle.

« Mais certainement, d'ailleurs ne sont-ils pas un peu nous-mêmes ? Que serions-nous, nous Indiens, sans la Prairie ? J'aime les « Westerns », et lorsqu'il passe dans un cinéma un film de Tom Mix, de Buck Jones ou de Hoot Gibson, je ne manque pas d'entrer.

« Comment avez-vous trouvé *La Caravane vers l'Ouest* de James Cruze. C'était un film merveilleux. N'est-ce pas ?

« Quel film voulez-vous dire ?

« *The Covered Wagon*.

« Ah ! Je le connais fort bien, puisqu'il a été réalisé en Nevada et que James Cruze, le metteur en scène, m'a demandé des conseils et m'a chargé de le documenter sur tout ce qui avait trait aux Indiens.

L'événement historique qui est relaté dans ce film remonte à 1849. C'est à cette époque que les Visages Pâles ont pour la première fois pénétré dans les territoires appartenant aux Indiens. J'avais justement vingt-sept ans cette année-là et fus un témoin de l'invasion blanche. James Cruze qui s'était renseigné me demanda de collaborer avec lui. Ce me fut chose aisée étant depuis 1916 le chef de toutes les tribus indiennes de la région. Je lançai un appel auquel tous mes hommes répondirent. Sans difficulté James Cruze eut une nombreuse figuration et de partout des Indiens lui apportèrent des chariots couverts authentiques. Ce fut un attrait dans le film ; les Indiens furent de vrais Indiens avec leurs véritables équipements et non des figurants plus ou moins bien maquillés et les voitures furent celles ayant servi en 1849.

« Et avez-vous collaboré à d'autres films ?

« Oui, à beaucoup d'autres encore parmi lesquels *The Iron Horse*.

« Et connaissez-vous beaucoup d'artistes de cinéma ?

« Mais oui, Douglas et Mary m'ont reçu chez eux. Charlie Chaplin s'est longtemps entretenu avec moi. Tom Mix, William Hart, Hoot Gibson et Buck Jones sont de mes bons amis.

« Et avez-vous fait du cinéma ?

« Oui, certainement. J'ai paru dans *The Covered Wagon* et dans *The Iron Horse* mais j'espère tenir un jour un rôle important dans une grande « movies ».

GEORGE FRONVAL.



PHOTO CINEMASSE

# CIRQUE MUSIC - HALL CINÉMA

Jusqu'à présent, parallèlement au cinéma, le Music-Hall pour un des moyens de libération les plus sûrs de l'avenir. C'est ainsi que dans son livre « Le Music-Hall et ses figures », l'éminent écrivain, Louis Léon-Martin, en une phrase, explique le coussinage de deux arts neufs qui, élevés en même temps, ont souvent été mêlés dans leur éducation comme dans leurs jeux. Car il est indéniable que le Music-Hall dans son esprit même, dans son rythme, dans ses truquages et surtout dans ses chorégraphies, a subi l'influence du cinéma.

Sans le cinéma, Hall Sherman, Harry Reso, Pomiés, pour ne citer que ceux-là, n'auraient pas existé.

Le cinéma, lui-même emprunte souvent au Music-Hall dans son esprit le sens de la présentation des personnages et des foules.

Mais il y a mieux, il y a les adaptations pratiques du cinéma dans certaines revues comme celles du Casino de Paris, il y a deux ans, ou des Folies-Bergère l'an passé, il y a surtout un nombre extraordinaire de films qui se déroulent entièrement ou en partie dans le monde du Cirque ou du Music-Hall.

Il n'y a certes pas de milieu qui aient été plus souvent évoqués au cinéma que ceux qui hantent les établissements de revues à grand spectacle ou de variétés.

On pourrait citer plus de cent films importants dont les personnages sont des girls, des clowns ou des acrobates, plus de cent films qui se déroulent sur un plateau baigné par la lumière des projecteurs au milieu d'une piste sur laquelle tombe des hauts plafonniers une pluie de clarté.

Et je ne parle pas de tous ceux qui ont pour théâtre un champ de foire. Le public a marqué d'ailleurs nettement sa faveur pour les films qui retracent des épisodes de Music-Hall et de Cirque. Disons mieux, ces films comptent souvent parmi les plus beaux qu'il nous ait été donné de voir.

C'est que nulle part ailleurs non plus l'objectif ne pouvait saisir un spectacle plus pittoresque, plus visuel, dégagant, sans qu'on se donne la peine de la créer, une atmosphère aussi intense présentant les oppositions plus saisissantes entre le rêve et la réalité qu'au Cirque et au Music-Hall.

Des girls ! Il n'est pas de métier plus charmant à choisir pour une héroïne que d'être girl !

Cela permet de souligner des contrastes, de présenter à la fois l'artiste somptueusement vêtue et pauvrement habillée, de justifier la fièvre du luxe qui l'étreint et de présenter des ensembles agréables de jolies filles.

Des danses ! Au début, on engageait un couple dont nous étions obligés d'avalier les chorégraphies du début à la fin : il fallait retrouver leur cachet.

Je me souviens avoir vu ainsi une danse de Mado Minty et Spanover qui m'avait semblé charmante, quelques jours avant à l'Apollo, où je les avais vus en chair et en os, et qui me parut, dans le film, interminable et insupportable. Maintenant, on nous donne un moment de danse happé dans un angle de vision.

Des clowns ! Le thème « Ris-donc Paillasse ! » était évidemment cinématographique au plus haut point ; aussi a-t-il été exploité de toutes les façons depuis Paillasse lui-même, en passant par *La Dernière Grimace*, *Larmes de Clowns*, etc.

Des animaux féroces ou savants ne pouvaient justifier leur présence nulle part aussi bien que dans une ménagerie ou un cirque. Des acrobates souples, aériens, agiles, des vedettes justifiant les costumes les plus extraordinaires, nous vîmes tout cela abondamment.

De tout ce fatras, deux films sortent du rang : *Le Cirque* de Charlie Chaplin et *Variétés* de E.-A. Dupont.



Donc, le Music-Hall et le Cirque sont, à n'en pas douter, le thème dont on a le plus usé et le plus abusé au cinéma, et pourtant, il reste encore quelque chose à faire, quelque chose qui serait très bien : ne plus se servir d'eux comme un moyen, mais comme d'un but !

Les merveilleux athlètes Codomas, ces rois du trapèze aérien, ont, on le sait, tourné pour Wintergarten de Berlin les scènes d'acrobaties du film *Variétés*.

Ils me disaient en me parlant, l'autre jour, dans les coulisses du Cirque d'Hiver, où ils sont actuellement en représentation :

« Nous devions, m'a dit Lola Codomas, n'être vus que de loin. Seul le mouvement comptait. On ne devait naturellement pas nous voir puisque nous étions censés être Lya de Putti, Emilie Jannings et Warwick Ward. Nous devions d'autre part simuler un accident. Je ne sais pas si vous vous rendez compte que faire le triple saut périlleux dans le champ d'un appareil et donner l'illusion d'une chute rapide, d'un raté involontaire, cela en recommençant nos expériences plusieurs fois de suite, était hérissé de difficultés. »

« D'ailleurs, si l'accident semble assez réel, c'est qu'à la fin il est réellement lieu. Mon frère tombant malencontreusement dans le filet trop bas se brisa les deux chevilles et fut longtemps avant de se remettre. »

« Eh bien ! conclut Lola Codomas, j'estime, aussi admirable que soit le film de M. Dupont, que pour un pareil effort, il y a mieux à faire qu'une figuration dans le lointain pour remplacer des comédiens. »

« Eh ! oui, il y a mieux à faire. On peut tirer, grâce aux moyens dont dispose le cinéma, out le suc et toute l'émotion du cirque et du Music-Hall et filmer au ralenti un numéro de trapèze aérien, comme celui des Codomas, fixer sur la pellicule le regard de l'acrobate qui s'élanche dans le vide, montrer le mouvement qui projette le corps d'un point à un autre, combiner les gestes d'un illusionniste et ceux d'un jongleur, se servir comme d'un motif décoratif vivant des muscles d'un athlète, décrire le problème visuel de l'effort, de l'adresse, de l'audace, du courage, de l'habileté, voilà ce qui n'a pas encore été fait. »

Suivre la vie extraordinairement nostalgique, pleine d'enseignements, de persévérance et de volonté, d'un numéro de Music-Hall qui vit nomade, sans amis et sans patrie, uniquement pour son travail, voilà ce qui n'a pas encore été fait.

Aller vraiment dans le cirque pour en découvrir la saveur véritable, des écuries aux loges de pourtour, reconstituer les coulisses d'un Music-Hall en pleine action, avec leur effervescence, leur dynamisme et leur discipline. Marquer à l'endroit où elle entre sur le plateau ou à l'endroit où elle en sort, l'image de la réalité qui devient rêve ou du rêve qui devient réalité, voilà ce qui n'a pas encore été fait.

On pourrait d'ailleurs montrer tous les partis que de son côté le Music-Hall devrait tirer du cinéma, toutes les heureuses combinaisons qui pourraient l'enrichir et le rénover car lui aussi, lui surtout se repose sur ses lauriers et ses lauriers se fanent.

Mais, c'est là une autre histoire, pour exploiter une phrase qu'il est coutume depuis « Les histoires comme ça » d'attribuer à Rudyard Kipling.

Pierre LAZAREFF.

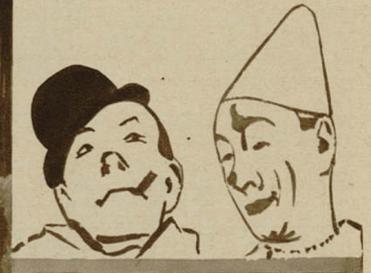
De haut en bas, première colonne : Louise Lorraine, dans une scène de *Circus Rookies*. Lon Chaney, dans le film d'Herbert Brenon : *Ris, Clown, ris !*

« Moderne Casanova » est un film très... moderne. Deuxième colonne : *L'Invincible Spaventa* fait preuve d'une belle audace.

Scène d'un film avec Saly O'Neil et Owen Moore. Charlie Chaplin dans *Le Cirque*.

Troisième colonne : Une scène de music-hall du film de Sydney Chaplin avec Betty Balfour. Un assassinat vient d'être commis au cirque... (La Femme au léopard.)

Une production Ellen-Richter-Film : *La Belle Dolorès*.



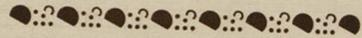
ARRANGEMENT DE A. BRUNYER.

## Ciné amateurisme

« Se souvenir, c'est vivre deux fois », dit un vieux proverbe que la Photographie confirme, le plaisir que nous éprouvons à feuilleter un album de portraits nous rappelant l'époque où seuls les professionnels opéraient en est la preuve. Depuis, le progrès aidant, l'industrie photographique a mis à notre disposition des appareils d'une simplicité telle, que nous avons tous aujourd'hui des souvenirs ineffaçables des moments heureux vécus en famille ou au milieu d'amis.

L'épreuve photographique prise à nos débuts ou après une certaine expérience de notre appareil nous rappelle les instants de notre existence en défiant toute défaillance de mémoire.

Milestones, bornes kilométriques, est le titre donné par un auteur anglais à un ouvrage dans lequel il divise l'existence de ses personnages en périodes qu'il compare à des bornes kilométriques sur cette route qu'est l'existence. Les photographies et instantanés sont des points de repères aussi qui nous font revivre : enfance, jeunesse, adolescence, mariage, bébé, ses premiers pas, sa première culotte, ses mines charmantes, villégiatures, voyages, amis, famille. Ce qui était autrefois le privilège



des seuls favoris de la naissance et de la fortune, qui pouvaient obtenir dessins, portraits, pochades ou tableaux de peintres renommés, la photographie l'a mis à la portée de tous. Mais nous voulons toujours mieux. Qui de nous n'a pensé au plaisir qu'il aurait à voir, à montrer les siens en projections animées, dans les scènes de famille, parties champêtres, à la mer, que la simple photographie lui rappelle? Voir à volonté sur l'écran ces êtres aimés que la photographie représente figés, s'animer, rire, reproduire leurs gestes personnels, n'est-ce pas le rêve dans toute famille?

Ce rêve est aujourd'hui réalisé, l'industrie photographique a fait de tels progrès que l'appareil cinématographique d'amateur commence à concurrencer l'appareil photographique. Des appareils à main d'une étonnante simplicité ont remplacé ceux trop compliqués du début, que l'on n'employait que sur pied. Le format de la pellicule a été réduit pour diminuer son coût, des moteurs à ressort s'adaptant à l'appareil ou incorporés à la chambre permettent le déroulement du film sans à-coup ni secousses, supprimant le pied.

Le règne du cinéma d'amateur est arrivé. Nous nous efforçons dans *Cinéma* de vulgariser l'emploi de l'appareil d'amateur et de réaliser rapidement la devise que Gabriele d'Annunzio avait tracée pour le cinéscope :

*Labentem capto vitam et fabulam verio.*

J'emprisonne la fuyante vie Et je la tourne en comédie. F. de LANST.

## Ciné distractions

A l'aide des syllabes suivantes, reconstituer les titres de dix-huit films connus, français et étrangers, anciens ou tout récents :

NA, LES, JEAN, BEN, MÉ, GENT, NOS, MON, LES, LES, VI, GRAND, LE, JU, BLES, CHI, LES, PO, AI, NE, HUR, TRO, TE, PAS, GRAN, VER, TOI, DE, TO, PA, DE, MOUS, VEL, LE, LES, D', PO, I', TAL, TAI, LE, DE, RA, DUN, CIR, DEX, NUITS, D', CA, NE, ON, ARC, LIS, CRIS, TROIS, AR, GIE, HIS, É, VE, COU, QUE, RES, GO, QUE, GER, LA, DE, PA, SIONS, LA, LA, RE, PREU, SA.

D'agréables surprises seront réservées aux cinq premiers gagnants.

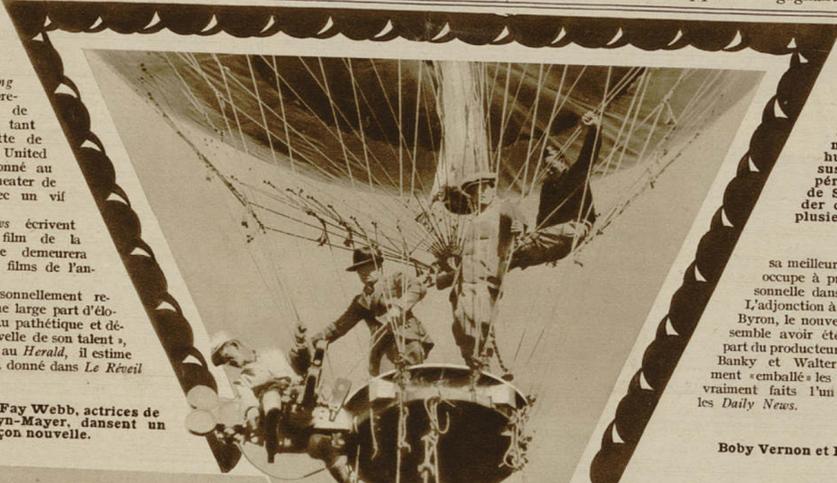
### Vilma Banky

*The Awakening* (Le Réveil), la première production de Vilma Banky en tant que seule vedette de ses films pour les United Artists, a été donnée au United Artists Theater de Los Angeles, avec un vil succès.

Les *Daily News* écrivent que le nouveau film de la « star » hongroise demeurera l'un des meilleurs films de l'année.

Miss Banky personnellement recueille d'ailleurs une large part d'éloges. « Elle s'élève au pathétique et dévoile une face nouvelle de son talent », dit le *Times*. Quant au *Herald*, il estime que « Miss Banky a donné dans *Le Réveil*

Raquel Torrès et Fay Webb, actrices de la Metro-Goldwyn-Mayer, dansent un vieux tango de façon nouvelle.



Pour tourner certaines scènes des *Vingt-huit jours de Majolette*, film M.-G.-M., Douglas Shearer, Sam Wood et Ira Morgan durent se servir d'une plate-forme aérienne navigant à quelque huit cents mètres au-dessus du sol. On voit combien périlleuse était la mission de Shearer, lequel dut garder cette position pendant plusieurs heures.

sa meilleure interprétation, et qu'elle occupe à présent une place très personnelle dans le drame romanesque. L'adjonction à Vilma Banky, de Walter Byron, le nouveau jeune premier anglais, semble avoir été un heureux choix de la part du producteur, Samuel Goldwyn. Vilma Banky et Walter Byron ont littéralement « emballé » les spectateurs : ils semblent vraiment faits l'un pour l'autre », estiment les *Daily News*.

Boby Vernon et Frances Lee.



## LE CINÉMA ALLEMAND

Nous avons vu dernièrement un remarquable échantillon de la production allemande : *Le Chant du Prisonnier* que Joe May a réalisé sous la direction artistique de Eric Pommer. Nous donnerons dans un prochain numéro des documents photographiques et un compte rendu détaillé de ce film excellent.

On sait que le fameux réalisateur allemand Fritz Lang commence *La Femme dans la lune*, dont le titre déjà est original : nous attendons avec curiosité les premières indiscrétions relatives à ce nouveau film de l'auteur de *Métropolis*.

Une scène de *Un Scandale à Baden-Baden*.



Ruth Weyher et Henry Edwards dans une scène de *L'Indice* qu'a terminé le metteur en scène Jacoby.



La vedette de *L'Argent*, la troublante Brigitte Helm, tient le principal rôle dans le film de la Ufa : *Un Scandale à Baden-Baden*, dont les autres protagonistes sont Lily Alexandra, Henry Stuart, Ernst Stahl-Nachbar.

Les malheurs de la fille cadette du tsar, ont inspiré un film de la National : *Anastasia*, qu'a réalisé Arthur Bergens avec Lee Parry dans le rôle de la grande-duchesse. Hans Stüwe est son partenaire.

Le metteur en scène Jacoby achève pour Ama-Film *Indicienbeweis*, dont le titre français n'est pas encore connu. Ruth Weyher y figure avec Henry Edwards et Olaf Fjord, le héros de *La Madone*.

Lee Parry et Hans Stüwe dans *Anastasia*, que réalise Arthur Bergens.



des *Sleepings* et de *Mon Cœur au Ralentir*. L'année 1928 a été assez fructueuse au point de vue de la collaboration franco-allemande, surtout grâce aux efforts des Cinéromans et de la Société des Films artistiques Sofar. Nous espérons que l'année qui commence verra le développement d'une action à laquelle la Ufa, la grande firme allemande, devrait, nous semble-t-il, collaborer d'une façon plus active.



Brigitte Helm la vedette de *Un Scandale à Baden-Baden*, film de la Ufa.

## LES DISQUES



Si vous aimez les œuvres d'orchestre, et celles de César Franck en particulier, n'hésitez pas : Gramophone vous offre un enregistrement très soigné de la Symphonie en ré mineur, jouée par l'orchestre de Philadelphie, sous la direction de Stokowsky. C'est dire que l'interprétation est à la hauteur de l'enregistrement. Mais on ne presse pas d'affiler cinq disques de cire sans quelque précaution : avec cette Symphonie, vous aurez donc matière à occuper agréablement une veillée d'hiver.

Par ailleurs, la musique de chambre vous donnera de fines joies musicales avec le Trio en sol majeur de Haydn, interprété par le célèbre groupe de Thibaut, Cortot et Casals. Il est peu de disques qui soient parvenus jusqu'ici à donner une impression de pureté aussi délicate. Mais cela tient beaucoup, à n'en pas douter, à la valeur des trois grands virtuoses, et surtout au merveilleux équilibre de leurs vertus sonores.

Ces mêmes qualités de charme jeune et d'adresse spirituelle se retrouvent dans le disque The Gipsy and the bird, chanté avec grâce par Galli-Curci. La voix de cette idole de l'Amérique est peut-être, par sa pureté, sa justesse et sa souplesse rythmique, la voix la plus « phonogénique » que nous connaissions. Pour le plaisir de l'écouter, passons sur l'insignifiance du petit duo de Benedict. De même, dans Rigoletto (Bella figlia dell'amore) et dans Lucia di Lammermoor (Chi mi frena), nous oublions l'œuvre pour n'entendre que la voix de l'incomparable Galli-Curci, et celles de ses excellentes partenaires, Homer, Gigli, de Luca Pinza et Bada.

Puisqu'il est question de musique italienne, et de voix expertes, signalons encore ce disque du Trouvère (Miserere. Ai nostri monti ritorneremo), interprété par Florence Austral et Browning Mummery. Si prenantes le timbre de Florence Austral que l'on croit difficilement à une origine purement anglo-saxonne. Sans doute la renommée nous renseignera-t-elle quelque jour. Ce n'est pas un des moindres attraits du phonographe que ce petit jeu de devinettes, à tout instant posées, à l'égard de personnalités nouvelles et lointaines.

André CÉUROV.

Symphonie en ré mineur (César Franck), par l'orchestre de Philadelphie, sous la direction de Stokowsky. Gramo. W. 942, 43, 44, 45, 46.

Trio en sol majeur (Haydn), par Cortot, Thibaut, Casals. Gramo. D. A. 895-96.

The Gipsy and the bird (Benedict), par Galli-Curci. Gramo. D. A. 928.

Rigoletto : Bella figlia dell'amore (Verdi). Lucia di Lammermoor : Chi mi frena (Donizetti), par Galli-Curci, Homer, Gigli, Luca Pinza, Bada. Gramo. D. S. 102.

Le Trouvère (Verdi). Miserere, Ai nostri monti ritorneremo, par Florence Austral et Browning Mummery. Gramo. W. 951.



On n'a pas oublié la douloureuse histoire de la veuve de Index, Madame Cresté qui, dans la misère, avec une fille malade, avait tenté de se suicider.

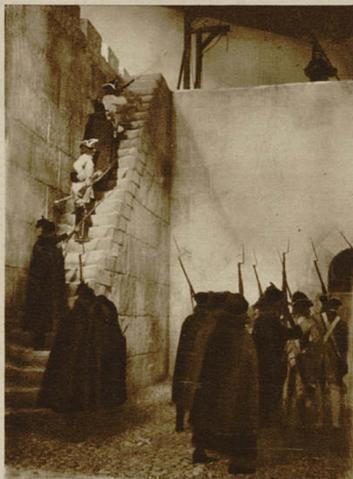
Le 7 février, aura lieu, à son bénéfice, Salle Pleyel, un gala cinématographique organisé par Armand Tallier et Jean Toulout qui furent les camarades du regretté Cresté.

Cette représentation est placée sous le patronage de la Chambre syndicale française de la Cinématographie, de l'Association professionnelle de la presse corporative et de l'Union des Artistes.

Nous en reparlerons.



Dans *La Femme et le Pantin*, Conchita danse... et l'on comprend qu'elle tienne les ficelles de ces marionnettes que sont les hommes.



Sous les feux des fusils des gardes, Cagliostro s'évade, et file, insaisissable, entre leurs doigts.



Dans *Le Comte de Monte-Cristo*, Lil Dagover ajuste sa coiffure devant une... psyché d'un nouveau modèle.

## AU STUDIO

**A JOINVILLE.** — Quand je pénètre dans le studio des Réservoirs il me paraît triste. Dans un coin sombre, Gabriel Gabrio, aussi sombre que le coin, est atterré. A mon interrogation apitoyée il me dit : « Je suis M. Mathieu, j'ai épousé, il y a 25 ans, une femme qui m'a donné 6 enfants, 6 garçons, et je ne connais pas cette femme, je n'ai jamais été présenté à elle, pas plus que je ne connais mes 4 derniers descendants. » Je regardais ahuri l'excellent interprète quand je vis sortir d'un autre coin sombre Étienne, une lanterne à la main... Que cherchait donc ce nouveau Diogène ? Un éclair illumina mon cerveau ! il cherchait l'interprète idéal de M. Mathieu et des petits Mathieu pour son film *Fécondité*, d'après Zola. Espérons qu'il les trouvera bientôt, soit dans les fleurs soit dans... les choux, pour le bonheur de Gabriel Gabrio.

Jacques de Baroncelli est rentré d'Espagne avec ses artistes et ses opérateurs en nous apportant le froid et la neige qui l'ont immobilisé 24 heures à Irun. Il soigne maintenant son rhume au studio confortable des Cinéromans tout en tournant, dans un décor de restaurant de nuit des plus modernes, une scène des plus importantes de *La Femme et le Pantin*. Jean Dalbe (Mato) raconte à Henri Lévêque (l'élegant Stévenol) comment il a découvert dans une boîte de nuit où ils vont se rendre dans quelques instants, Conchita qui sera la femme dont il sera le pantin.

Henry Roussel continue sa réalisation de *Paris-Girls*. Mais Suzy Vernon n'est pas contente, elle voudrait retener auprès d'elle Cyril Ramsay, qui rêve de délaïser le pot-au-feu conjugal pour goûter au fruit défendu. Pauvre petite Suzy !

**A NEULLY.** — Chez Roudès *Les Hommes vivants* sont allés dans le monde malgré leur grand âge. Garat, le maître de maison, secondé par sa fille Simone Vaudry à qui Jean Devakle fait une cour discrète, les reçoit princiérement.

Au Film d'Art, Julien Duvivier, qui a remplacé avantageusement l'artiste communiste défaillante, tourne les importantes scènes de la prise de voile de *La Vie miraculeuse de Thérèse Martin*.

**A BILLANCOURT.** — Bernard Gœtské le grand tragédien allemand, interprète remarquablement le rôle court mais formidable de l'Abbé Faria.

Chez Gaumont, je circulais dans une rue étroite du vieux Marseille dont le sol cahoteux rempli de fondrières et de débris de toutes sortes me rendait pénible la marche quand j'entendis des cris... Un ustensile... nocturne, puis un plat dont le contenu resta en partie sur mes vêtements frôlant ma tête. En même temps j'entendis un coup de sifflet. Je vis venir à moi des agents en uniforme et en bourgeois qui me firent lever les mains... me passèrent copieusement à tabac et... me jetèrent tout pantelant dans le panier à salade qui venait d'arriver. Voilà comment je fis sans le vouloir mes débuts au cinéma dans *Tu m'appartiens*, d'Alfred Machard, que met en scène Maurice Gleize. Le métier de reporter cinématographique est plein d'imprévus.

A Francœur j'ai assisté en tremblant à l'exécution par pendaison de Renée Héribel. Je l'ai vue monter les innombrables degrés qui la conduisaient à la potence placée sur le doignon du fort Saint-Ange et... j'ai fermé les yeux pour ne point voir. Mais Hans Stiwe était là... moult il ne faut point dire le dénouement c'est un secret. Je puis cependant vous assurer qu'une demi-heure après cette scène je prenais le thé avec Renée Héribel, Hans Stiwe et Oswald, l'excellent metteur en scène de *Cagliostro*, dont le dernier tour de manivelle vient d'être donné.

Geo SAACKÉ.

## LE PLUS PHOTOGÉNIQUE DE NOS MINISTRES, C'EST...

Cette question imprévue a soulevé un vif intérêt parmi nos lecteurs.

Avec une écrasante majorité, notre Président du Conseil vient en tête de ce referendum. Le plus photogénique de nos ministres, c'est M. Raymond Poincaré.

Ainsi en a décidé la « vox populi ». Ensuite vient M. Laurent-Eynac avec un nombre de voix imposant, puis M. Bonnevous, et enfin à égalité MM. Briand, Marraud et Hennessy.

Le photogénisme est-il, comme l'éloquence, une qualité politique ? On pourrait le croire devant le premier prix de M. Poincaré. On en doute devant l'accessit de M. Briand. La question pourrait faire l'objet d'une enquête.

Le photogénisme est, en tout cas, une qualité qui s'ignore. On l'a ou on ne l'a pas, sans le savoir. Par la voix populaire, voici donc nos ministres renseignés. Ils nous en sauront gré ainsi qu'à nos lecteurs.

Souhaitons-leur, du reste — et surtout à ceux qui ne sont pas très photogéniques — que les malheurs des temps ne les obligent jamais à passer de la politique dans le cinéma.

## A HOLLYWOOD :



A Santa Monica, Dolorès del Rio habite une véritable hacienda mexicaine.



Dita Parlo entourée de quelques-uns de ses fétiches.



Ruth Taylor habite un charmant cottage non loin de Los Angeles.



Joan Crawford a fait aménager chez elle une salle à manger moderne.

**S** aux alentours d'Hollywood, à Culver City, à Burbank ou à Universal City les studios dressent leurs formes massives et rectilignes, c'est à Beverly Hills et à Santa Monica que l'on peut voir les villas les plus riches, les plus coquettes et les plus jolies de toute la Californie. Ce sont celles des vedettes de l'écran qui, pour mieux se reposer des fatigues du studio, s'ingénient à rendre leur intérieur plus intime et plus confortable.

C'est à Beverly Hills que l'on rencontre les principales personnalités de la colonie cinématographique, c'est là que l'on peut voir les riants cottages de Mary Astor, de Lois Moran, les deux (ringolous jumeaux de Constance et de Norma Talmadge, la demeure imposante de Pola Négri, celle bien calme et bien tranquille où se repose de temps en temps Sessue Hayakawa. Il y a aussi à Beverly Hills les villas de Gloria Swanson, de Ronald Colman de Billie Dove. Mais la propriété la plus célèbre de Beverly Hills, de tout Hollywood et même de la Californie est, sans contredit, Pickfair ; c'est là qu'habite le couple le plus sympathique, le plus aimé du monde entier que forme le jovial Doug et la délicieuse Mary.

Plus loin, dans la plaine, au pied d'un groupe de hautes collines parmi les champs d'arbres fruitiers, se trouve Santa Monica. Quelques vedettes de l'écran aimant la solitude et le grand calme y habitent.

Les nombreux touristes qui visitent la capitale du film ont tous deux des désirs. Visiter un studio de prises de vues, voir travailler les artistes et pénétrer dans l'intimité de ces derniers. Rares sont ces deux désirs sont exaucés. La consigne est formelle. Aucune visite ne doit interrompre le travail sans une raison valable et les artistes de cinéma ne tiennent nullement à voir transformés leurs coquets intérieurs en des musées publics. Les touristes doivent se contenter d'admirer de loin ce qu'ils désirent visiter en détail.

Lorsque les rouges autocars les ont emmenés de Burbank à Culver City, des studios de la Fox à ceux des Famous Players Lasky, ils terminent leurs randonnées par Beverly Hills.

— Là-bas, dans cette petite maison entourée de sapins habite Charlie Chaplin, clame le guide à travers son mégaphone.

— Ici c'est le bungalow de John Gilbert.

Cette grande propriété a été achetée par Adolphe Menjou et ce charmant cottage entouré d'un jardin de fleurs, c'est celui de Florence Vidor.

Les occupants de l'autocar lèvent la tête, tendent le cou, aperçoivent entre les arbres un toit de tuiles rouges ou une terrasse garnie de fleurs et c'est tout.

Il y a cinq ans, Douglas Fairbank et Mary Pickford ont fait construire un charmant bungalow dont le style un peu espagnol rappelle celui des intérieurs du *Signe de Zorro*. Mary Pickford s'est plu à en meubler les pièces avec un goût très raffiné. Pendant plusieurs semaines, elle visita les boutiques des antiquaires de Los Angeles et dénicha de véritables occasions parmi lesquelles une splendide collection de vieux châles richement brodés.

Tous les artistes de cinéma sont d'enthousiastes collectionneurs ; Douglas est certainement le plus acharné d'entre tous. Une des pièces de Pickfair a été transformée par ses soins en un véritable musée d'armes. Des panoplies splendides couvrent les murs et renferment des épées aux poignées finement ciselées, des sabres aux fins tranchants et des fleurets aux tiges flexibles. Dans un coin de la pièce, Douglas a remis les principaux accessoires qui lui ont servi dans chacun de ses films. On peut ainsi voir l'épée dont il s'est servi dans *Le Signe de Zorro*, l'arc de *Robin des Bois*, le fouet de *Don X* et le lasso du *Gauche*.

A Santa Monica, Dolorès del Rio, Mexicaine d'origine, possède une charmante hacienda semblable à celles que l'on rencontre dans les lointaines provinces du Mexique. C'est une habitation toute blanche aux lignes sobres qu'elle s'est plu à meubler avec des meubles rustiques.

Dita Parlo, qui devant être la partenaire de Maurice Chevalier, est demeurée deux mois à Hollywood durant lesquels elle a loué un petit cottage à Beverly Hills. Des meubles modernes aux lignes géométriques, des coussins aux couleurs chatoyantes donnent un air de gaieté à chacune des pièces. Dita Parlo est très superstitieuse et s'entoure d'un grand nombre de fétiches. Des poupées de toutes sortes, depuis le malicieux Alfred jusqu'à l'élégante marquise en passant par le clown gougnard et le Teddy Bear en peluche, encombrant chaises, divans et étagères.

Dita Parlo n'ayant séjourné que huit semaines à Hollywood n'a pu entre-

# Intérieurs de stars



Florence Vidor est une bibliophile enthousiaste et possède la plus belle collection de livres d'Hollywood.

prendre de grandes transformations dans son home que pourtant elle aurait aimé transformer de fond en comble.

— Si je tourne plusieurs films, dit-elle un jour à son propriétaire, je prolongerai ma location. Alors de ces deux petites pièces j'en ferai une grande en abattant cette cloison, je changerai ce papier pour un plus gai. Quant à cette pièce je la ferai communiquer avec le premier étage par un nouvel escalier. Le propriétaire qui pourtant avait l'habitude d'en voir de toutes les couleurs avec les artistes de cinéma s'est demandé dans quel état il aurait retrouvé sa maison si Jesse Lasky avait engagé Dita Parlo pour dix films.

Florence Vidor habite Beverley Hills depuis bientôt trois ans, elle y possède une villa basque dont le toit forme terrasse. Elle aime y prendre le thé en compagnie d'amis qui viennent la voir lorsque le travail ne la retient pas au studio.

Florence Vidor adore la lecture et possède une des plus belles bibliothèques d'Hollywood où les livres rares voisinent avec les vieilles reliures et d'antiques parchemins.



(Ci-dessus.) Mary Bryan écoute la T. S. F.

(A gauche.) L'ambassadrice du goût français à Hollywood, Arlette Marchal.

(A droite.) Mary Pickford répond à son courrier.

Greta Garbo est devenue une véritable Américaine, néanmoins on retrouve dans les moindres détails qui semblent son charmant intérieur, une note scandinave. Des peintures signées des maîtres nordiques ornent les murs des principales pièces.

Joan Crawford (qui habite Beverley Hills pendant deux ans vient d'emménager dans une élégante villa qu'elle a fait construire non loin de Culver City. Grande sportive, Joan Crawford a réservé une pièce pour y faire chaque matin de la culture physique. Dans cette salle d'entraînement on y trouve tout ce qui est nécessaire pour la préparation d'un champion et Jack Dempsey, qui fut invité pour la crémaillère, déclara que ses camps d'entraînement n'étaient pas mieux aménagés.



Greta Garbo chez elle.

Pendant son séjour à Hollywood, Arlette Marchal fut une excellente ambassadrice du goût français, et nombreux sont les artistes américains qui sont venus lui demander des conseils pour l'aménagement de leur home et Arlette Marchal qui est une vraie Parisienne s'exécute de bonne grâce. Son coquet bungalow de Beverley Hills était certainement un des plus élégants d'Hollywood.

Voici quelques indiscrétions sur les intérieurs de quelques-unes des vedettes de l'écran américain; dans un article très prochain, nous vous parlerons, chers lecteurs, des jardins d'Hollywood ce qui nous permettra de vous emmener encore une fois chez les vedettes. Germain FONTENELLE



# De nos Correspondants

## ALGER...

### LA "FOX-MOVIETONE" TOURNE UN FILM SONORE

Dans le port d'Alger, l'*Empress-of-Australia* vient d'accoster au quai de la gare maritime. Un coup de téléphone du directeur de l'Agence Atwater et Co.

— Allô! des opérateurs de la *Fox-Movietone* sont à bord...

Trench-coat, foulard, chapeau... et dix minutes plus tard me voici sur le pont du magnifique paquebot en compagnie de la petite troupe.

M. Alvinne, chef opérateur, me met immédiatement au courant :

— Vous savez combien est grande actuellement aux Etats-Unis la vogue du film parlant.

Les salles qui se sont spécialisées dans la projection de ces bandes doivent chaque soir refuser du monde et je vous assure que les directeurs se gardent bien de maudire le jour qui les vit naître!

La *Fox-Movietone*, la plus puissante des Compagnies productrices de films sonores, et celle dont le

ration et 200 pêcheurs furent travestis en fantasmes de Charles X, portant l'infernabile shako et armés du vieux chas-sepot.

9 heures du matin. La darse de l'amirauté, ordinairement déserte à cette heure, présente aujourd'hui une étonnante animation et ce branle-bas semble fort inquiéter la foule des curieux, difficilement contenue par la police.

On s'interroge. Les concierges, délaissant leur loge et leur balai, ont remonté à fond le mouvement de leur cloquence; les gosses ont déserté l'école; quant aux indigènes, ils sont là bouche bée devant ce spectacle inattendu. Mais bientôt, un rumeur : — C'est le cinéma, c'est le cinéma!

Et tout le monde se bouscule. La vague humaine, grossit grande et déferle sur le bris-lames infranchissable que lui opposent les sergents de ville.

Dans le studio improvisé, l'agitation n'est pas moins fébrile. MM. Béjot et Aguet, remplaçant Jean Renoir qui nous attend sur la plage où doit s'effectuer le débarquement, déploient une activité débordante. Cependant la sirène nous prévient qu'il faut partir.

Immédiatement tous les figurants sautent dans leurs embarcations. Avec MM. Aguet et Padovani, chef du pilotage, je monte à bord de la rapide vedette *La Jeanne* et nous nous en allons, suivis d'une vingtaine de barques.



M. Caval, directeur de l'Alliance Cinématographique Européenne, lit "Cinémonde" en attendant le départ du *Lamoricière*.

procédé donne les meilleurs résultats, a eu une idée originale : tourner un long documentaire dans le monde entier qui non seulement nous révélerait les types et les tableaux de tous les pays, mais encore nous ferait entendre des bruits, des sons et des dialectes d'une étonnante diversité.

Et c'est ainsi que nous nous sommes embarqués, mes camarades Fred Brutt, Clarence Ellis, Yale Aul et moi, sur l'*Empress-of-Australia* qui effectue sa croisière annuelle autour du globe. Partis le 1<sup>er</sup> décembre de New-York, nous avons visité, avant Alger, Madère et Gibraltar. Nous verrons ensuite Monaco, l'Italie, la Palestine, l'Égypte, la mer Rouge, l'Inde, Ceylan, Singapour, Manille, la Chine, le Japon, les îles Hawaï : nous rentrerons finalement au début d'avril 1929.

... Et nous tournons dans tous les ports où le navire fait escale.

Mais là-haut le soleil brille étonnamment. Je ne retiens pas plus longtemps l'aimable Alvinne qui, piloté par M. Lavall, directeur de la Fox-Film pour l'Afrique du Nord, se dirige vers la pittoresque Casbah.

Des scènes ont été également enregistrées au célèbre marché de Maison-Carrée (près Alger) où grouille un monde bizarre de Bédouins, de moutons et de petits ânes.

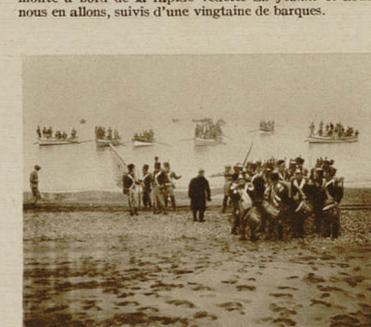
Le lendemain, l'*Empress-of-Australia* reprenait la mer, mettant le cap sur le Nord.

— Pour nous, Américains, me confia M. Alvinne avant de me quitter, votre ville a été véritablement une révélation.

Puisse la pellicule reproduire fidèlement tout ce que nous avons vu... et entendu! C'est aussi mon vœu...

### LE FILM DU CENTENAIRE

Jean Renoir vient de réaliser l'un des plus importants tableaux du *Film du Centenaire* : l'évocation du débarquement des Français à Sidi-Ferruch (1830). Cette reconstitution avait nécessité une nombreuse figu-



Un groupe de figurants au moment du débarquement à Sidi-Ferruch.

La pleine mer. Le bruit cadencé du moteur. Le vent du large... et la délicieuse complainte des flots. Là-bas, dans le lointain, Alger déroule l'immense ruban de ses maisons blanches. En « surimpression », la vision fantastique de ces aïeux héroïques qui prend à mes yeux figure de symbole.

Après une promenade de trois quarts d'heure sur une mer à peine ridée, nous arrivons à destination. Les opérateurs ont installé sur une auto-chenille leurs appareils qu'ils braquent dans notre direction. Jean Renoir, un mégaphone à la main, transmet ses ordres. Les embarcations évoluent gracieusement autour de nous.

... A grand peine je réussis à descendre à terre : j'en suis quitte pour prendre un bain de pied salé!

André SARROUY.

## TUNIS...

Le cinéma, en Tunisie, a fait, ces dernières années, de grands progrès, grâce à l'inlassable activité de nos cinéastes locaux, qui ne lui ont marchandé ni leur temps ni leur argent.

Trois noms restent attachés à l'histoire de la cinématographie tunisienne : Samama Chikli, Dessor et Decombloit. Malgré toutes les difficultés, d'ordre moral ou matériel, après avoir vaincu bien des préjugés, ils ont pu réaliser des œuvres comme *Ain-El-Ghoul*, ou *La Fille de Carthage*, *Mârouf*, le *Sauveteur turc* et en derniers lieux *La Légende de Korbus* et *Le Secret de Fatouma*. Ces productions présentent, certes, bien des défauts, mais elles ont, aussi, des qualités réelles : on y aimera le souci de la couleur locale.

Les interprètes qui, pour la plupart, tournaient pour la première fois, s'en sont tirés fort bien : ils ont rempli leurs rôles d'une façon plus que satisfaisante et nous pouvons avancer que nous avons ici des éléments qui peuvent faire les grandes vedettes de demain.

Ces films projetés, en France, montreront à ceux qui ignorent encore l'œuvre grandiose accomplie par la nation protectrice en Tunisie. Ils apprendront à mieux connaître notre beau pays de protectorat, et j'espère qu'on n'entendra plus alors cette jeune Parisienne poser cette question à son cousin, qui venait de visiter la Régence : « Dites donc, y a-t-il, toujours, des panthères, à Tunis? »

D. S.



Le «Secret de Fatouma», scénario et mise en scène de Decombloit. — Maman!



CLARA BOW est une "yachtwoman" et une ondine passionnée. La voici, scrutant l'horizon du haut d'un mât. Puis, avant de plonger dans les flots, elle esquisse pour la plus grande joie de nos yeux, quelques gracieux mouvements. Mais... plongera-t-elle ?

RÉDACTION - ADMINISTRATION :  
138, Av. des Champs-Élysées, Paris (8<sup>e</sup>)

Téléphone : Élysées 72-97 et 72-98  
Compte Chèques postaux Paris 1299-15.  
R. C. Seine 233-237 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

TARIF DES ABONNEMENTS :

FRANCE ET COLONIES :	ETRANGER :
3 mois... .. 12 fr.	Grande-Bretagne et Colonies anglaises (sauf Canada), Irlande, Islande, Italie et colonies, Japon, Norvège, Pérou, Suède, Suisse : 3 mois, 19 francs ; 6 mois, 37 fr., 1 an, 72 fr.
6 mois... .. 23 fr.	(tarif A réduit) : 3 mois, 17 fr. 6 mois, 32 fr. 1 an, 62 fr.
1 an... .. 45 fr.	(tarif B) : Bolivie, Chine, Colombie, Dantzig, Danemark, Etats-Unis,

Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> et du 3<sup>e</sup> Jeudi de chaque mois.

LA PUBLICITE EST REÇUE  
138, Av. des Champs-Élysées, Paris (8<sup>e</sup>)

et au BUREAU DE PROPAGANDE CINÉMATOGRAPHIQUE : 56, Rue du Fg Saint-Honoré, Paris

SERVICES ARTISTIQUES DE "CINÉMONDE"  
ETUDES PUBLICITAIRES :  
138, Avenue des Champs-Élysées, Paris (8<sup>e</sup>)

Le Gérant : DURET.

NEOGRAVURE-PARIS